

La psychopathie, une mécanique appliquée

► SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

Résumons : manipulateurs, escrocs, narcisses et cœurs de pierre, amoraux, au mieux parasites, au pire prédateurs et violents... et, malgré tout, d'un abord souvent aimable – non sans logique, vu leur propension à bernier. En un mot, ce sont des psychopathes. Mais qui sont-ils vraiment ?

« Les psychopathes connaissent les paroles d'une chanson, mais ils en ignorent la musique », ont résumé deux psychologues, J. Johns et H. Quay, dès 1962. Beaucoup alimentent la rubrique des pires faits divers. « L'Ogre des Ardennes », Michel Four-niret, Marc Dutroux, Francis Heaulme, Xavier Dupont de Ligonès, Charles Manson... Ils sont tueurs en série, violeurs, assassins d'enfants... Certains sont des escrocs de haut vol, tel Bernard Madoff, ce financier américain condamné à cent cinquante ans d'emprisonnement en 2009. Tous, cependant, ne se font pas prendre. En revanche, généralement, « les terroristes ne sont pas des psychopathes », précise le professeur Samuel Leistedt, psychiatre de l'Université libre de Bruxelles. Ils défendent une cause qui les dépasse. Les psychopathes, eux, n'ont qu'un seul objectif : eux-mêmes. »

Ces êtres vénéreux suscitent effroi et fascination. Ils jettent une lumière crue sur la violence qui sommeille en nous. Une violence sans fard, sans filtre, sans nul frein social ou culturel.

« Docteur Jekyll et M. Hyde »

Ces « monstres à visage humain » ont nourri la littérature et le cinéma. « L'extrémité de crime a des délires de joie », écrit Hugo dans *Notre-Dame de Paris*. Le cas romanesque le plus emblématique est sans doute celui du *Docteur Jekyll et M. Hyde*, de Robert Louis Stevenson (1886). Au cinéma, c'est peut-être le personnage d'Alex, dans *Orange mécanique* (1971), de Stanley Kubrick, qui illustre le mieux cette dimension antisociale du psychopathe. Et, dans la vie réelle, « le meilleur exemple est l'Américain John Wayne Gacy Jr : visiteur des hôpitaux dévoué à la cause des enfants malades, il a violé et assassiné plus de 30 adolescents dans la cave de sa maison », relève Samuel Leistedt.

Le roman contemporain aussi s'en inspire. « C'était comme si le démon à l'intérieur de lui, j'en

avais vu la figure sombre et nue », raconte le narrateur du roman de Tanguy Viel, *Article 353 du code pénal* (Les Editions de Minuit, 2017). Ce « démon », c'est l'escroc dont il a été victime, à la suite d'une vaste arnaque immobilière. Un escroc souriant et sans états d'âme. Sa victime veut comprendre : « Peut-être que ce type n'a jamais pensé à mal, peut-être que ça n'existe pas, le mal vraiment, le mal inscrit sciemment au fond de soi, peut-être il y a toujours quelque chose en vous qui le justifie ou l'absout ou l'efface. »

La psychopathie, ce mystère insondable. Le concept n'est pas reconnu dans le fameux *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-5)*. Mais « la psychopathie réunit deux troubles répertoriés dans le DSM : la personnalité antisociale et la personnalité narcissique », relève Thierry Pham, un des experts mondiaux du sujet.

L'« échelle de Hare »

Le concept est né au début du XIX^e siècle, au Royaume-Uni. « Avec la révolution industrielle, des individus sont apparus en marge de l'évolution sociale. On a nommé psychopathes ceux qui commettaient des actes transgressifs », raconte Thierry Pham. Au même moment, en Allemagne, le psychiatre Kurt Schneider s'intéresse à ceux qui présentent des troubles de la personnalité : une seconde version de la psychopathie émerge.

Les deux courants évoluent indépendamment. Ils convergent en 1975 grâce à un psychologue canadien, Robert Hare, qui crée une échelle commune, l'« échelle de Hare », pour mesurer la pathologie chez les prisonniers. Une version révisée de cette échelle, en 2003, deviendra la référence. Aujourd'hui, il existe une Société d'étude scientifique de la psychopathie (SSSP). « Bien que la psychopathie soit un facteur de risque d'agression physique, les deux notions ne doivent pas être confondues, avertit la SSSP. Par ailleurs, au contraire des personnes souffrant de troubles psychotiques, la plupart des psychopathes sont en phase avec la réalité et semblent rationnels. »

Dès 1941, un ouvrage fondateur était publié : *The Mask of Sanity*, du psychiatre américain Hervey Cleckley. Il y raconte comment, sous une apparence banale et rassurante (« Le masque de la normalité »), souvent doublée d'une très bonne

Dans le film de Stanley Kubrick, « Orange mécanique », Malcolm McDowell interprète Alex DeLarge (au centre), un psychopathe qui s'intéresse au viol et à l'ultraviolence sur fond de musique classique. PROD DB/POLARIS - HAWK - WARNER BROS



intégration familiale et sociale, sévissent de nombreux criminels psychopathes. C'est même un trait mis à profit par les tueurs en série. « Ces individus constituent une énigme et un défi pour lesquels aucune solution adéquate n'a encore été trouvée », écrit en 1976 Hervey Cleckley, dans la cinquième édition de cet ouvrage.

Une énigme, d'abord. Comment devient-on un psychopathe criminel ? « Ces personnes ont souvent vécu des enfances catastrophiques, avec une maltraitance et un attachement insécure », souligne le pédopsychiatre Bruno Falissard. Tous les enfants concernés ne le deviennent pas pour

autant. Certains ont la chance de rencontrer un éducateur ou un proche bienveillant. « On peut espérer enrayer ces troubles s'ils sont pris en charge dès l'enfance », dit la pédopsychiatre Lola Forgeot.

« Il y a probablement une vulnérabilité génétique à la psychopathie, qui s'exprime dans des environnements spécifiques », estime Jean Decety, professeur de psychologie et de psychiatrie à l'université de Chicago. Très tôt, on peut détecter dans le cerveau de certains enfants des signes précurseurs. Le sujet reste toutefois extrêmement sensible en France, où le risque de stigmatisation de ces enfants est redouté.

LES TROUBLES DE L'ENFANT RESTENT UN SUJET SENSIBLE

Que faire, face à un enfant qui manifeste, parfois très tôt, d'importants troubles des conduites ?

En France, la question reste ultrasensible. Comment définit-on ces troubles ? C'est « un ensemble de conduites répétitives et persistantes dans lesquelles sont bafoués soit les droits fondamentaux des autres, soit les normes ou les règles sociales correspondant à l'âge de l'enfant », dit l'Organisation mondiale de la santé (OMS) dans sa Classification internationale des maladies (CIM-10). Par exemple, si l'enfant agresse une personne ou un animal, détruit des biens matériels, fraude ou vole, fait l'école buissonnière fréquemment...

Mais ces troubles sont hétérogènes, admet le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (DSM-5)*. « L'étiquette est floue », confirme le professeur Bruno Falissard, pédopsychiatre, expert en santé publique et biostatistiques à l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm). Pas question, cependant, de parler de « psychopathie » chez l'enfant.

Retour sur une violente polémique. En septembre 2005, l'Inserm

publie une expertise collective sur « le trouble des conduites chez l'enfant et l'adolescent ». Au même moment, le ministre de l'Intérieur Nicolas Sarkozy prépare un projet de loi de prévention de la délinquance, qui s'appuie en partie sur les conclusions de cette expertise. Il propose un dépistage de ces troubles dès la maternelle.

En janvier 2006, des professionnels de santé de la petite enfance lancent une pétition, qui sera signée par près de 200 000 personnes : « Pas de 0 de conduite pour les enfants de 3 ans ». Que dénonçaient ces experts ? En gros, une vision réductionniste et statistique de ce que serait « la normalité » des comportements chez l'enfant ; un risque de dérive des pratiques à des fins normatives.

« Il y a eu une incompréhension, regrette aujourd'hui Bruno Falissard, qui a participé à cette expertise de l'Inserm. A juste titre, les psys ont dit : "on ne peut pas prédire ce que deviendra un enfant plus tard." Mais le fichage des jeunes enfants et leur prise en charge pour leur éviter une souffrance ultérieure, ce n'est pas la même chose ! Il est vrai que le projet de loi n'était pas clair. »

Le débat est-il apaisé ? « Le trouble des conduites (notion médicale) ne doit pas être confondu avec la délinquance (notion juridique) », souligne Psycom, un organisme public d'information contre la stigmatisation en santé mentale.

En population générale, la prévalence de ces troubles est plus élevée à l'adolescence (de 3 à 9 %) que durant l'enfance (2 %) ; en population délinquante, elle varie de 19 % à 95 % chez les garçons, précise Psycom. Les deux tiers des enfants diagnostiqués le restent à l'adolescence. Et les comorbidités sont fréquentes, notamment avec le trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité (TDHA), les troubles des apprentissages, la dépression et les troubles anxieux.

Rejet maternel et violences

On a identifié « des facteurs congénitaux et une perturbation du développement neurologique (déficiences mentales, épilepsie...), mais aussi des facteurs périnataux tels que le rejet maternel, l'exposition aux drogues et la prématurité du bébé », relève Psycom. Les violences familiales, notamment précoces, sont des facteurs de risques importants. »

Cette question des troubles des conduites, en réalité, renvoie à une interrogation plus dérangeante encore. « Nous sommes tous confrontés, très tôt, à la question de notre propre violence et des règles à respecter. Les rapports interhumains sont constitutionnellement fondés sur la violence, la rivalité et l'agressivité », analyse le docteur Lola Forgeot, pédopsychiatre à la Fondation Vallée, un hôpital public purement pédopsychiatrique, à Gentilly (Val-de-Marne). En crèche, quand un enfant prend un jouet, c'est toujours celui-là que l'autre veut. L'objet de notre désir, c'est l'objet de l'autre. »

Dès lors, comment la nature cède-t-elle la place à la culture ? Par l'introduction de la loi. « Pour qu'un jeune enfant se constitue, il doit avoir accès à deux choses », explique la pédopsychiatre. D'abord à l'amour d'une mère, qui l'introduit au langage, au désir, à la réalité. Puis à l'arrivée d'une tierce personne, qui freine sa toute-puissance et l'ouvre aux apprentissages. Mais certains enfants ne rencontrent ni ce don maternel ni cette limite structurante. D'où leurs troubles des conduites. « Avant de poser un diagnostic, les

pédopsychiatres doivent entendre ces troubles comme un message à décrypter », explique Lola Forgeot.

Prises en charges longues

Si ces troubles ne sont pas décodés assez tôt, ils se cristalliseront. Ils deviendront un mode de fonctionnement pérenne. Devenus adolescents, ces jeunes seront dans l'incapacité de repérer la répétition de leurs actes de psychopathie. Et rechercheront chez l'adulte les limites qu'ils n'auront pas rencontrées très tôt. « J'ai connu un enfant avec des troubles des conduites très lourds. À l'âge de 14 ans, il est allé jusqu'à agresser une dame devant un commissariat. Ce n'est qu'une fois incarcéré qu'il a pu se poser, entamer un programme de réinsertion », témoigne le docteur Forgeot.

Mais « ce sont des prises en charge au long cours qui restent difficiles. Elles épuisent les équipes et y créent souvent des clivages », reconnaît le docteur Forgeot. Elles reposent sur un trépied : un soutien à la parentalité et des repères éducatifs pour l'enfant ; un espace pédagogique ; et, dans l'idéal, une psychothérapie. « En soutien d'un traitement psychothérapeutique,

un traitement pharmacologique peut représenter un outil complémentaire utile, en cas de comorbidités », ajoute Psycom.

Reste qu'il n'est pas facile de mesurer l'impact de ces prises en charge précoces. « Les études ne témoignent pas de résultats spectaculaires et notables », admet le docteur Forgeot. Un article dans l'*American Journal of Psychiatry*, en juin 2014, montre que, grâce à ces interventions précoces, « la tendance antisociale régresse. Les enfants soutenus sont plus « solides », mieux structurés au plan psychique. Mais ils présentent toujours des actes psychopathiques », résume le docteur Forgeot.

Par ailleurs, l'impact de programmes courts de soutien à la parentalité a fait l'objet, en 2013, d'une revue Cochrane, synthèse de toutes les études traitant d'un sujet. Résultat : ces thérapies brèves améliorent les « compétences parentales » et les troubles du comportement précoces des enfants. « Cela témoigne de l'importance d'une prise en charge familiale de ces troubles, mais aussi du poids de l'environnement dans leur survenue », conclut Lola Forgeot. ■



TRUMP, LE DIAGNOSTIC IMPOSSIBLE

Le 45^e président des États-Unis serait-il atteint d'un « narcissisme malfaisant » ? Le 26 janvier, le psychologue américain John Gartner lançait une pétition : « Nous, spécialistes de la santé mentale, croyons que Donald Trump est atteint d'un trouble de la santé mentale qui le rend psychologiquement inapte à exercer ses devoirs de président des États-Unis. » A ce jour, celle-ci a été signée par plus de 52 000 personnes. L'association américaine de professionnels de santé mentale Duty to Warn (« devoir d'alerte ») a rejoint le mouvement.

« Il ne fait aucun doute que Donald Trump présente tous les symptômes d'un trouble de la personnalité antisocial, déclare au Monde John Gartner. Les personnalités antisociales mentent, exploitent et violent les droits d'autrui et n'éprouvent ni remords ni empathie à l'égard de ceux à qui ils font du mal. Nous avons de nombreuses preuves de [tels agissements] chez Trump. » Il est également « impulsif, irritable et agressif, il viole à la fois les lois et les normes sociales ». Par exemple, il n'hésite pas à « placer des membres de sa famille à des postes-clés ». « C'est comme si un enfant en colère et dérangé jouait avec l'arme nucléaire, a-t-il estimé sur France Info, le 20 avril. Trump a totalement changé sa politique sur la Syrie en quelques heures, c'est dangereux. »

Pour autant, certains spécialistes contestent ce « diagnostic ». Le psychiatre américain Allen Frances estime que si Trump est « une personnalité narcissique de première classe », il n'est pas atteint d'un trouble mental. L'affirmer « est une insulte envers ceux qui souffrent de maladie mentale », a-t-il écrit dans une lettre au New York Times.

Les psychiatres face à leurs devoirs
D'autres s'étaient très tôt inquiétés. En décembre 2016, trois psychiatres universitaires alertaient Barack Obama par courrier : « Ses symptômes d'instabilité mentale – grandiloquence, impulsion, hypersensibilité aux affronts et aux critiques et une apparente incapacité à distinguer fantasme et réalité – nous conduisent à questionner son aptitude au poste. »

« Je vois Donald Trump comme un éléphant dans un magasin de porcelaine », déclare de son côté Lee Bandy, professeure assistante de psychiatrie à l'université Yale (Connecticut). Le 20 avril, elle y organisait une rencontre entre un panel de psychiatres américains de renom. L'objectif ? Débattre de leurs devoirs face à cette situation inédite.

Les praticiens américains sont en effet écartelés. D'un côté, la « règle Goldwater » leur interdit de faire des diagnostics sur des personnalités publiques sans les avoir examinées. De l'autre, le « droit d'alerte » leur demande de faire exception à cette règle, quand la survie et la sécurité des gens sont en jeu. « Je n'entends pas contrarier la règle Goldwater, explique Lee Bandy. J'ai signé la pétition, mais celle-ci ne propose pas de diagnostic. Notre inquiétude concerne la dangerosité de Trump. C'est pourquoi nous réclamons son expertise neuropsychiatrique complète. » Le 20 avril, James Gilligan, professeur de psychiatrie à l'université de New York, a comparé la situation actuelle à « certains des régimes les plus dangereux de l'histoire ». ■

FL. R.

Quels sont les mécanismes neurobiologiques qui sous-tendent la psychopathie ? « Un nombre impressionnant de travaux montrent des anomalies anatomiques et fonctionnelles dans le cerveau des psychopathes », résume Jean Decety, qui a largement contribué à ces études d'imagerie cérébrale. En gros, il y a deux grandes théories. La première postule que les déficits affectifs sont le résultat d'un déficit d'attention. La seconde théorie est celle d'un déficit émotionnel. « Chez ces personnes, le striatum est plus large. Le volume de l'amygdale est diminué. Le câblage qui relie le cortex temporal à l'amygdale et au cortex préfrontal ventromédian est affaibli. Et ce dernier fonctionne au ralenti. » Or, cette région du cerveau est impliquée dans les décisions morales et l'attachement aux autres. « Ce qui me frappe, quand j'interviens auprès de détenus psychopathes, c'est leur absence totale d'attachement à leurs enfants », confie Jean Decety. Son équipe a aussi montré qu'ils activent le réseau de la douleur lorsqu'ils s'imaginent dans des situations douloureuses, mais pas lorsqu'ils imaginent autrui souffrant.

Sont-ils responsables de leurs actes ?

Les psychopathes suscitent un passionnant débat éthique. Sont-ils moralement et pénalement responsables de leurs actes criminels ? « Des juges demandent déjà des examens d'imagerie cérébrale chez certains d'entre eux », témoigne Jean Decety. Mais cet examen est à double tranchant. Car la psychopathie est-elle une circonstance atténuante ? Doit-elle, au contraire, aggraver les sentences, dans la mesure où le risque de récidives violentes est très élevé ? « Pour moi, les anomalies détectées dans leur cerveau ne les exonèrent pas. Ils conservent un libre arbitre », estime Jean Decety.

Quid de la prise en charge des psychopathes délinquants ? Elle reste un immense défi. Jusqu'à 33 % des détenus présentent des scores élevés de psychopathie, et 12 % des scores très élevés. Le cœur du problème tient au fait que les psychopathes n'éprouvent pas de souffrance psychique. Qui plus est, ils tirent même un apparent bénéfice de leur comportement antisocial.

Ensuite, « il n'y a pas d'institutions adaptées ni de dispositions réglementaires qui permettraient de leur proposer ou de leur imposer des soins en France », souligne le docteur Magali Bodon-Bruzel, psychiatre, chef de pôle du Service médico-psychologique régional (SMPR) de la prison de Fresnes (Val-de-Marne). Autre obstacle : « Face à leurs comportements déviants chroniques, les psychopathes sont incapables d'apprendre de leurs expériences passées », indique Samuel Leistedt.

« ON PEUT SE DEMANDER JUSQU'À QUEL POINT LA SOCIÉTÉ A BESOIN DE CE TYPE DE PERSONNALITÉS. ET JUSQU'À QUEL POINT LE NARCISSISME, LA PSYCHOPATHIE SONT UN AVANTAGE SOCIAL »

BRUNO FALISSARD
PÉDOPSYCHIATRE

Le pessimisme a longtemps été de mise. « Les psychopathes présenteraient le pronostic le plus sombre de la population délinquante. Quelle que soit l'approche choisie, la marge de manœuvre thérapeutique est étroite », écrivait Thierry Pham, en 2005, dans un rapport de la Haute Autorité de santé (HAS). Aujourd'hui, il préfère parler d'optimisme mesuré. « Les modalités de prise en charge doivent être très structurées, avec des règles très fermes et explicites. Sinon, les psychopathes prennent le pouvoir ! Ils peuvent même vous amener à raconter votre histoire : vous devenez leur patient... Il faut des thérapies très aguerries. »

« Il ne faut pas les fréquenter trop longtemps, renchérit le docteur Bodon-Bruzel, qui admet se protéger. Et ne jamais personnaliser la relation. En cas de menaces claires d'un détenu, la réponse doit être institutionnelle. » Sur le noyau dur de la psychopathie – le manque d'empathie, le narcissisme... –, les équipes soignantes restent démunies. « Mais on peut traiter leur impulsivité ou leur irritabilité par des thymorégulateurs ou d'autres molécules », poursuit Magali Bodon-Bruzel.

La prise en charge passe par des thérapies comportementales et cognitives (TCC) très encadrées. Il s'agit d'encourager, par des approches directives, ces « patients » à travailler sur leurs travers antisociaux. On leur apprend à reconnaître leur cycle de passage à l'acte, comme des signes annonciateurs de colère, et à trouver des moyens de contrôle. Certaines prises en charge parviennent à diminuer le risque de récidive violente.

Autre sujet d'étonnement : tous les psychopathes ne sont pas antisociaux. « Contrairement à la croyance populaire, tous ne sont pas de grands criminels ou des tueurs en série », relève Samuel

Leistedt. Certains affichent même d'insolentes réussites sociales, « particulièrement dans le monde de la banque, des affaires, de la politique, mais aussi chez les avocats, les chirurgiens, les médias, et parfois dans les milieux de la recherche... Inversement, des professions soignantes comme les psychothérapeutes et les infirmières en comptent très peu ».

Les psychopathes « en col blanc » ne commettent pas d'actes délictueux, mais des transgressions plus élaborées et retorses. « Le héros du film Wall Street (1987) et le fameux J. R. de la série Dallas illustrent parfaitement cette psychopathie sociale », observe Samuel Leistedt.

Les « serpents en costume » en entreprise

Froids, rusés, prédateurs... Un ouvrage leur est consacré : *Snakes in Suits* (HC, 2006), coécrit par Robert Hare et Paul Babiak. Ils y expliquent comment ces « serpents en costume » se glissent dans le monde du travail. Un test, le B-scan, a été conçu en 2006 pour repérer ces serpents qui sifflent sur nos têtes, ces personnalités toxiques, parmi les cadres supérieurs – et éviter leur embauche. Il consiste en une interview et une analyse détaillée du dossier du candidat.

« On a longtemps cru que la psychopathie entravait les carrières dans l'industrie », écrivent les auteurs. Autre croyance répandue : l'idée que « leur tendance au mensonge et au harcèlement apparaîtrait si évidente au recruteur qu'il ne les choisirait pas pour un poste clé ». Ou que « leurs comportements abusifs et manipulateurs seraient sanctionnés par leur hiérarchie ». Autant de visions naïves. « Nos études montrent que, souvent, il n'en est rien. » Tel Kaa hypnotisant sa proie dans le Livre de la jungle, ces serpents se hissent vers les sommets de la société. Ils bénéficient même des nouveaux modes d'organisation du travail, qui requiert toujours plus de rapidité et d'innovation. « On peut se demander jusqu'à quel point la société a besoin de ce type de personnalités. Et jusqu'à quel point le narcissisme, la psychopathie sont un avantage social », relève Bruno Falissard.

Il y aurait jusqu'à 4 % de « presque psychopathes » parmi les dirigeants dans les entreprises américaines – beaucoup plus que dans la population générale, même s'il est difficile d'estimer la part des psychopathes en liberté. Qu'en est-il des hommes politiques ? « Le narcissisme exacerbé, la tendance à la manipulation et au mensonge, l'absence de scrupules et le sentiment d'impunité, la récupération de la loi à son propre usage, une éthique à double vitesse... autant de traits qui font écho à une certaine actualité politique », glisse Thierry Pham. ■

FLORENCE ROSIER